

# Le paradoxe Erik Satie

Philippe Malhaire, juillet 2007

Il est un fait curieux, peut-être sans égal dans le monde de l'Art, que le rapport entretenu par Satie entre ses ressources matérielles, sa création et le monde musical de son temps. Une équation bien difficile à résoudre, tant les paramètres de chaque composante semblent étrangers les uns aux autres et pourtant inextricablement liés. Satie était sans aucun doute un des artistes les plus pétris de contradiction de tous les temps, à tel point que placer le mot paradoxe au côté de son nom confine au pléonasme. Dépourvu de toute ressource financière, sa vie fut extrêmement difficile et miséreuse et sa création s'avère le reflet de cet ascétisme forcé du point de vue des moyens musicaux employés : « il rassembla les éléments qu'il possédait et s'en fit une formule particulière, déclarant tout le reste inexistant et même nuisible à une bonne expression de la musique. Il était dans la situation d'un homme qui ne connaîtrait que treize lettres de l'alphabet et déciderait de créer une littérature nouvelle avec ces seuls moyens »<sup>1</sup>. De plus, on peut globalement résumer l'esthétique de Satie comme la volonté d'effrayer le plus de grands-bourgeois possible, musicalement la plupart du temps... C'est alors chose étrange que d'observer les rapports qu'entretenait le premier des minimalistes avec le grand monde : relation étroite et souvent bien entretenue (malgré les brouilles incessantes dues au caractère hors norme du personnage), chose bien étonnante quand on sait que Satie fut le premier intellectuel français à s'inscrire au Parti Communiste.

La création de Satie s'inscrit pleinement dans la démarche ascète de son existence, une démarche qui se veut en conséquence épurée et le plus souvent minimaliste, mais également l'expression de son aversion formelle pour la grand-bourgeoisie musicale. L'exemple le plus frappant de cet état de fait provient des *Trois Valses Distinguées du Précieux Dégoûté* (composées en juillet 1914), qui sont une critique acerbe à peine voilée des *Valses Nobles et Sentimentales* de Maurice Ravel. Après avoir été le premier disciple de Satie, Ravel fut pris en désaffection par celui-ci qui lui reprochait son opportunisme et son dandysme musical. Il dira d'ailleurs de ce dernier que « s'il refuse le Légion d'Honneur, toute sa musique l'accepte »<sup>2</sup>, ce qui en dit long sur l'incompréhension de Satie envers le raffinement extrême de la musique de Ravel : « J'aime beaucoup Ravel, mais son art m'indiffère, hélas ! La faute n'en est qu'à la déplorable et démodée esthétique que professe notre ami. »<sup>3</sup> Tout au long de sa vie, Satie manifestera de la même façon un profond dégoût pour toute musique où la simplicité, clairement salvatrice pour lui, sera par trop absente. Le parallèle entre le mode de vie de Satie et son inspiration musicale est saisissant et il serait d'ailleurs bien difficile de déterminer dans quelle mesure ces deux composantes se sont influencées. Il semble toutefois clair que le dénuement financier extrême de Satie devait profondément influencer sa vision de l'Art. Ainsi écrit-il à Valentine Gross en 1918 une lettre des plus tragiques : « Chère Valentine. Je souffre trop. Il me semble que je suis maudit.

1 Patrice CONTAMINE, article « Satie intime » in *Comœdia* des 3 et 6 août 1925.

2 Propos relatés dans l'ouvrage d'Anne REY, *Satie*, collection Solfèges, Éditions du Seuil, 1995, p. 67

3 Erik SATIE, *Correspondance presque complète* réunie et présentée par Ornella Volta, deuxième édition entièrement révisée, Librairie Arthème Fayard/Édition de l'IMEC, 2003, p. 382.

Cette vie de ‘mendigot’ me répugne. Je cherche et voudrais trouver une place — un emploi, quelque minime qu’il soit. *J’emmerde l’Art* : je lui dois trop de « rasoieries ». C’est un métier de « *con* » — si j’ose dire, que celui d’artiste. »<sup>4</sup> Pas étonnant dans ces conditions que le dandysme de Ravel lui devint insupportable.

On imaginerait alors bien naturellement le Bon Maître entouré de gens aussi simples que lui, or il n’en est rien : Satie fréquente aussi bien le patronage laïque d’Arcueil que le beau monde parisien, comme par exemple le comte de Beaumont et le Prince de Polignac dont l’épouse lui commandera d’ailleurs le célèbre *Socrate*, et entretient les relations qu’il noue dans ce milieu avec soin. Mais cela n’est pas matériellement intéressé puisque cela n’arrange en rien (ou presque) sa situation précaire : le seul intérêt de cette fréquentation réside en la diffusion de ses œuvres et de son esthétique. Nombreux seront d’ailleurs surpris d’apprendre, après son décès, dans quelles conditions infâmes vivait cet homme pourtant si propre sur lui. A dire vrai, Satie était un homme sans *a priori* qui savait reconnaître la valeur intrinsèque des gens sans autre considération, tout en voulant se trouver au premier plan de la vie artistique de son temps ce qui pouvait vraisemblablement l’amener, au besoin, à tempérer son humeur. Car tout le paradoxe Satie se résume ici : l’expression viscérale d’un anticonformisme chevronné alliée à un irrépressible besoin d’audience et de reconnaissance, ces deux caractéristiques de sa personnalité semblant de prime abord difficilement conciliables.

Erik Satie fut définitivement un homme paradoxal : si sa musique et sa vie se veulent le reflet d’une forme extrême de simplicité et d’anticonformisme, cela ne l’empêchait pas pour autant d’arborer avec une certaine ironie le costume du parfait fonctionnaire et de fréquenter certains lieux huppés de la capitale. Doit-on pour autant y voir une forme d’hypocrisie, de compromission ? Il aimait le monde de l’Art et ne voulait à aucun prix en être éloigné, quitte à fréquenter pour cela des personnes d’une toute autre condition que la sienne. Son amitié avec Debussy est, à ce titre, tout à fait révélatrice : « On croyait voir deux frères... l’un riche et l’autre pauvre ; le premier accueillant, mais fier de sa supériorité, prêt à le faire sentir, le second malheureux sous un masque farceur, payant son écot en facéties pour divertir son hôte, cachant son humiliation »<sup>5</sup>. On prend alors mieux conscience des souffrances qu’a dû endurer Satie tout au long de sa vie au sein du monde musical. C’est artistiquement qu’il exprimait véritablement sa pensée, son Œuvre toute entière témoignant du refus du snobisme et de son profond dégoût pour les courbettes, ne cédant jamais à la mode en cours mais cherchant toujours à se situer à l’avant-garde de celle-ci. Plaire lui était, dans une certaine mesure, absolument égal : Satie connaissait sa vérité musicale et la seule chose qui lui importait vraiment était de l’exprimer au mieux, sans souci aucun du jugement des « *frileux* » et autres « *fourneaux* », pour reprendre ses termes. L’intransigeance est probablement la vertu majeure de sa vie, une vertu supérieurement philosophique puisqu’elle ne devait pas pour autant l’empêcher de se lier avec un monde dont on aurait dit, *a priori*, qu’il lui était absolument étranger. Satie a toujours su forcer sa chance... L’homme n’était pas fortuné certes, son Œuvre demeure toutefois l’une des plus riches du vingtième siècle.

---

4 *Ibid.*, p. 334.

5 Louis LALOY in Rollo MYERS, *Erik Satie*, traduit de l’anglais par Robert le Masle, Éditions Gallimard, 1959, p. 44.